

Sur les traces du Syrien Michel Abdelnour

Louis Abdelnour

Volume 53, numéro 1 (185), mars–juin 2016

En mode costume

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abdelnour, L. (2016). Sur les traces du Syrien Michel Abdelnour. *Magazine Gaspésie*, 53(1), 29–31.

Sur les traces du Syrien Michel Abdelnour

Les commerces ont leur histoire, inscrite dans une époque, intimement liée à celle de leur fondateur. Ainsi, l'auteur prend plaisir à nous entraîner Chez Abdelnour, un voyage dans le temps pour décrire un peu le parcours de Michel Abdelnour, son père. On y voit défilier du même coup des pans de l'histoire de Chandler.

◆ Un récit de **Louis Abdelnour**
Chandler

A Chandler, le 8 décembre 1949, avec fanfare et trompettes, on assiste à la première Parade du père Noël qui se tient dans les rues de la ville pour se terminer au royaume des jouets au magasin. En juillet de cette année-là, mon père, Michel Abdelnour, s'est marié avec Marie, originaire des Bois-Francs, et elle lui a suggéré cette activité qui était populaire dans sa région. À l'époque, le magasin s'appelle Chandler .05, .10, 15¢. C'est un magasin général vendant vêtements, vaisselle, chaussures, cosmétiques, et où l'on retrouve un département de jouets où les enfants, excités et émerveillés, viennent s'asseoir sur les genoux du père Noël. L'événement s'est poursuivi chaque année jusqu'en 1961. Il est resté gravé dans la mémoire de la communauté et aujourd'hui, ceux qui étaient des enfants dans ce temps-là parlent encore du père Noël « Chez Michel Abdelnour ».

De la Syrie à Chandler

Natif de la Syrie, fuyant la guerre, mon père est arrivé à Halifax le 8 novembre 1928 après avoir passé quelques mois en France. Tous les ans, le 8 novembre, à l'anniversaire de son arrivée au Canada, mon père disait : « Merci Dieu, cela fait X années que je suis arrivé au Canada ». Maintenant, je comprends pourquoi cette date était si importante pour lui : un rêve, un objectif, un but...

Il a quitté Halifax en train, une journée de tempête, pour aller rejoindre son cousin à Québec. Il y avait déjà une petite communauté de Syriens en Estrie. Il a travaillé dans cette région comme « peddler » – le moyen de survivre le plus courant pour toute la communauté syrienne de cette époque. Avec de grosses valises sur son dos, il faisait du porte-à-porte pour offrir ses marchandises. C'est de cette manière qu'il a appris le français et qu'il a pu ensuite communiquer plus facilement avec les gens.

Mon père, comme tout bon immigrant, devait « s'établir » avant de se marier. S'établir signifie s'enraciner quelque part pour y gagner sa vie, prendre femme et fonder une famille. En 1930, il vient s'installer à Chandler où la Gaspesia Sulphite gère la pulperie. Il croit que c'est une ville d'avenir. Mais bien vite, dès 1931, la compagnie fait faillite, conséquence de la crise de 1929. Il reprend la route. De retour dans la région de Québec, il ouvre un magasin à Sainte-Euphémie dont le loyer coûte 90 \$ par année. Et puis, il ferme le magasin et s'associe avec son cousin. Ensemble, ils achètent une Pontiac usagée pour 90 \$ (valeur à neuf de 500 \$). Cette auto leur procure la liberté. Ils continuent à vendre leurs marchandises de maison en maison, mais sans avoir à porter les valises sur leur dos. Ensuite, ils retournent à Québec où ils achètent un restaurant qu'ils exploitent quelques mois, mais ce n'est vraiment pas fait pour eux.



Michel Abdelnour.
Photo : collection Louis Abdelnour.



Le magasin Michel Abdelnour. « il y avait deux portes, le côté des dames et celui des hommes. »
Photo : collection Louis Abdelnour.

Le magasin était un lieu de rencontre

La prospérité s'annonçant dans les villes industrielles, son cousin va s'installer à Sorel où la Marine Industries ouvre des fonderies. En 1937, un concitoyen du nom de Jarjour est à Chandler et invite mon père à y revenir puisque la Gaspésia rouvre ses portes. Il y vient et cette fois-ci prend racine.

Au début, son commerce passe d'un local à l'autre. C'est en 1945 qu'il fait construire le bâtiment au 25, Commerciale ouest. C'est la fin de la guerre et malgré que les matériaux soient rares, mon père en homme fier et déterminé mène à terme la construction.

Dans ce magasin général, il y avait deux portes, le côté des dames et celui des hommes. Les boiseries étaient foncées et un mur avec des tablettes séparait les départements. Je me souviens de M. McKenny qui venait livrer les pintes de lait qu'il déposait sur la tablette des chaussures, côté hommes. L'hiver, les gens de Pellegrin et de Saint-Edmond venaient magasiner en « snow »*. J'ai toujours rêvé de faire un tour en snow! Il y en avait un bleu avec des hublots. Dans mon imaginaire, c'était comme une soucoupe volante.

Le magasin était un lieu de rencontre. Les gens aimaient venir jaser avec mon père, soit à côté de la caisse avec une cigarette, ou bien ils allaient se parler dans le bureau. Parfois, ils venaient demander conseil car pour certains, il était une sorte de mentor. À l'automne, les gens lui apportaient des steaks de chevreuil ou d'orignal, ou de la truite l'été, ce qui avait une valeur inestimable à ses yeux. Dans ce temps-là, les magasins faisaient crédit, on se faisait confiance les uns les autres. Les relations humaines étaient très importantes.

Je me souviens de madame Flore, une dame excentrique qui aimait se maquiller et portait beaucoup de bijoux. Tout le monde la connaissait et beaucoup s'en souviennent encore. Tous les jours, elle faisait une marche et s'arrêtait au magasin presque chaque après-midi pour boire son Coke et, quand mon père était là, elle fumait aussi une cigarette avec lui.

Les saisons géraient la mode

Au magasin, on organisait des défilés de mode. C'était une façon de faire voir les nouvelles collections et une activité sociale que les gens aimaient bien. En Gaspésie, on était fier et on aimait connaître les dernières tendances. Les

saisons géraient la mode : on commençait à porter les toilettes du printemps à Pâques, les souliers blancs à une autre date.

Le 28 mai 1961, jour de l'anniversaire de mon père, il y a une inondation à Chandler. Le lac Vachon déborde. En l'espace de 15 minutes, il y a de l'eau dans le sous-sol jusqu'à un pied du plafond. Catastrophe. Toute la marchandise flotte. Les pertes sont énormes; c'est la désolation pour plusieurs commerces. Dès le lundi matin, tout le monde – famille, employés, anciens employés, amis – est au travail pour l'opération nettoyage. Ensuite, on a dû faire une vente de liquidation. Cet événement a frappé durement le commerce de mon père. Il a fallu rénover et moderniser : le mur avec les boiseries a été enlevé, une porte centrale a été installée, on a repeint en gris pâle et « charcoal », l'éclairage est passé au fluorescent. C'était une époque de changements. On achetait maintenant le lait à l'épicerie, le magasin Continental arrivait à Chandler; c'était la révolution et la concurrence. Mon père a décidé d'abandonner la vente de jouets et de vaisselle pour se spécialiser dans le vêtement et la chaussure.

La clientèle venait de tout le comté

Le magasin avait une réputation de qualité et de service. Les employées étaient fidèles et restaient à notre emploi plusieurs années, de sorte qu'il se créait des liens d'amitié. Nous avons eu trois générations de couturières de la même famille : mesdames Yvonne LeBellier, Doris LeBellier-Ouellet et Suzanne Ouellet. M. Gionest, un chauffeur de taxi de Newport, venait conduire les employées de tous les magasins des alentours le matin et revenait les chercher le soir. Elles étaient parfois six ou sept entassées dans ce taxi. Je parie que ça reste un bon souvenir pour les filles qui ont travaillé chez Flam, Moreau... À ce moment-là, les magasins avaient



Michelle, Denise et Lucille Doiron, Jean-Yves et Louis Abdelnour et le père Noël évidemment.
Photo : collection Louis Abdelnour.



Le magasin Michel Abdelnour : « Confection pour hommes, femmes et enfants ».
Photo : collection Louis Abdelnour.

trouvé leur créneau, leur clientèle et il y avait une saine compétition entre les marchands. La clientèle venait de tout le comté, des gens de Gaspé et plus loin encore pour magasiner chez nous. On connaissait les marques, on recherchait les compagnies réputées. Quand les gens s'habillaient Chez Abdelnour, c'était un gage de chic et de qualité. Cette qualité-là n'est plus abordable aujourd'hui.

J'ai dans le nez l'odeur du cuir provenant du coin des gants. J'adore cette odeur particulière et celle des tissus neufs. Ça sentait bon – même l'odeur de cigarette autour de la caisse sentait bon. Les dames venaient essayer des vêtements chics, sortaient de la salle d'essayage et attendaient qu'on fasse des commentaires. Mon père disait : « il faut que tu l'aimes, c'est toi qui vas le porter ». Ensuite venait la période de marchandage. C'était presque un

jeu. Il nous a enseigné qu'il faut être honnête avec les gens. Une bonne réputation, c'est ce qu'il y a de plus important. À la fin des saisons ou lorsque la mode changeait de tendance, il donnait les surplus d'inventaire à un prêtre qui savait à qui les distribuer ou à madame Mauger de Grande-Rivière, l'organiste, pour ses missions.

Le commerce était toujours en évolution et souvent à l'avant-garde. La couleur grise a changé pour l'orange et des tons plus vifs. Le magasin aussi a changé de couleur souvent.

Le commerce, une affaire de famille

Ma mère a toujours été la muse et l'inspiratrice de mon père. Ses talents et ses opinions ont compté dans la gestion du commerce, dans le choix des achats, de l'aménagement intérieur, des vitrines. C'est une femme de goût, à l'esprit vif, ouverte sur le monde. Le commerce est une affaire de famille. Michel et Marie ont trois fils et je suis celui du milieu. J'ai commencé à prendre progressivement la charge du magasin et ensuite Jean-Yves, l'aîné, est venu travailler avec moi après l'université. Claude, était moins actif dans la « business », privilège du cadet.

Ensuite, il y a eu le centre d'achat. Les chaînes ont peu à peu pris le marché et les magasins indépendants ont disparu lentement, pas seulement à Chandler mais dans toute la province. Nous avons ouvert une succursale au centre d'achat de Chandler pour pouvoir roder des magasins satellites, mais l'expérience n'a pas été concluante. L'économie régionale devenait de plus en plus difficile. Mon père s'est résigné et nous avons fermé la porte en 1993, après presque 50 ans d'activité. Plus d'un demi-siècle de bonheur pour lui. ♦

* « Snowmobile » ou autoneige, l'ancêtre de la motoneige.